

bientôt au délire. Elle disait à Thérèse : donnez à Jean tout l'argent, tout, tout... Donnez-lui tout l'argent.

Puis reprenant un instant l'usage de la raison, elle disait d'un ton pleurard à la manière des enfants gâtés :

— Ne dépensez rien, rien, rien : je suis une pauvre femme romée, je n'ai pas un sou. Puis elle faisait une pause et reprenait d'un ton furieux ; non, pas un sou !

Cet état effrayait Thérèse et l'idiote elle-même, à qui la peur rendait des éclairs de raison. Le délire allait croissant, et avec le délire les forces revenaient. Dès qu'elle était surveillée, elle se levait et on la retrouvait accroupie sans vêtement, dans un coin de la chambre. Il fallait alors user de violence pour l'en arracher et la remettre dans son lit, où elle recommençait à se lamenter sur sa misère.

L'état de la maison était déplorable. Depuis dix ans que Gaston était mort, et que Jean était parti, rien n'avait été entretenu. Les araignées avaient filé librement leur toile dans tous les coins, et les gonds rouillés avaient été remplacés par des morceaux de bois. Une seule porte fermait hermétiquement : c'était celle de la chambre d'Anne. Du reste tout était aux quatre vents.

Il fut impossible de trouver le linge nécessaire. Les armoires rangées dans la chambre d'Anne étaient fermées, et quand on lui demandait les clefs elle regardait sans répondre, d'un air sournois et menaçant. Madame de Trencavel dut prêter tout ce qui fut nécessaire.

— Cependant le mal empirait, la fièvre était intense.

Un soir, la personne commise à la garde de la malade s'absenta, et à son retour, ne trouva plus ni Anne ni Marie. La maison était vide, mais une rumeur venant de la rue ne tarda pas à l'attirer au dehors. Quelques personnes couraient dans la direction du vieux puits, et cette femme ne tarda pas à distinguer Anne fuyant, bizarrement drapée d'une couverture et suivie de Marie, qui courait en faisant de grands gestes et en criant. Dans leur course rapide, les cheveux d'Anne et ceux de Marie s'étaient dénoués et flottaient sur leurs épaules. On criait pour les arrêter ; les cris les épouvantaient et leur faisaient redoubler la vitesse de leur course. Elles étaient toutes les deux pâtes, échevelées, haletantes, courant, ainsi poursuivies, dans l'intérieur des remparts, se heurtant à tous ces pans de murs. Le crépuscule était arrivé, et leurs formes se distinguaient à peine, projetant de grandes ombres sur les vieux murs de la citadelle. Elles atteignirent ainsi le grand puits. Anne, s'appuyant à la margelle, plongea un regard avide dans ce gouffre, Marie la saisit alors par un pan de la couverture dont elle était enveloppée ; mais Anne, par un brusque mouvement, se pencha de nouveau au-dessus du puits, elle disparut dans le gouffre...

Marie regardait en riant le trou noir par où sa mère venait de disparaître.

L'horreur de cette scène l'avait glacée d'épouvante, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants que l'on put se décider à descendre dans le puits, d'où l'on ne retira qu'un cadavre.

Au moment même où cette affreuse scène se passait au grand puits de Carcass, le bateau venant d'Agen faisait tranquillement son trajet sur le canal du Midi, se dirigeant vers Carcassonne ; la nuit était belle, et tous les voyageurs se trouvaient sur le pont. La plupart prenaient leurs dispositions pour y passer la nuit. Le bateau ne devant arriver que le matin. Deux des voyageurs qui s'y trouvaient ne paraissaient pas penser au sommeil ; ils allaient d'un bout du pont à l'autre causant ensemble. L'un pouvait avoir cinquante à cinquante-cinq ans, et l'autre et avait à peine trente.

— C'est singulier, disait le plus jeune, malgré les tristesses qui m'attendent à mon arrivée, malgré l'incertitude où je suis de réussir dans le projet qui m'amène, malgré tous les sujets d'anxiété qui m'attendent dans cette ville, et malgré les affreux souvenirs que je vais y retrouver, mon cœur éclate de joie à mesure que j'approche. Chaque détour du chemin, une courbe de la route, un arbre penché au bord d'un champ, un nuage dans le ciel, une ombre, un rien, me remplit d'émotion. La jeunesse est plus puissante que le malheur et les éclats de sa joie sans motif me remplissent encore le cœur. Si nous aimons tant le lieu où nous sommes nés, c'est que c'est aussi le lieu où nous nous sommes trouvés sur la terre le plus près de notre origine, c'est que nous nous aimons le ciel et que là nous nous en sommes souvenus plus qu'ailleurs. Soie insensée de l'enfance ! fou rire, quel bonheur !

— Mon pauvre petit, dit le plus âgé des deux interlocuteurs, à mon avis il n'aurait pas fallu revenir ici. J'aurais volontiers fait comme les pères nobles de comédie, je serais venu demander pour mon enfant le cœur et la main de la belle Thérèse, et, si elle avait été mariée, je t'aurais dissimulé la chose... Avec un peu d'esprit, j'aurais pu te dire qu'elle était morte, et voilà... Quant à ta mère, jamais je ne changerai d'avis sur son compte, c'est un vieux diable... Mais puisque tu as voulu venir et t'enivrer de la vue des quelques buissons qui ont ombragé ta jeunesse!...

En ce moment, M. Gontrin regarda Jean, et voyant quelques larmes dans ses yeux, il lui prit vivement la main, sa grosse figure réjouie eut une comique expression de regret, et il lui dit :

— Ne m'écoute pas, vois-tu ? je n'entends rien à la chose du sentiment ; j'ai voulu te faire rire et voilà que je te fais pleurer, c'est furieusement bête. Je suis une vieille ganache, un vieux cuistre, et pour finir au plus court, un vieil imbécile. Oui, tu as raison, ces buissons sont gentils, très-gentils, la route aussi, les arbres, les nuages, la lune, tout... Non d'un petit bonhomme ; c'est vrai ; comment n'ai-je pas vu cela tout de suite ?

A ces derniers mots, la voix de M. Gontrin était légèrement tremblante.

Jean lui sauta au cou en éclatant de rire.

— Vous êtes le meilleur des hommes, lui dit-il ; vous avez été mon père, mon véritable père, celui dont me parlait autrefois Gaston. Être père, mon fils, me disait-il, c'est aimer, c'est vouloir pour son enfant la beauté et la joie, la grandeur, la simplicité ; c'est appliquer sa vie au développement de l'âme, c'est la vouloir dans toute la fleur de son innocence et de son amour, c'est appliquer toutes ses forces au développement de l'intelligence par laquelle l'amour recevra son accomplissement ; c'est chercher dans les jeux, dans les réflexions et jusque dans le sourire de l'enfant, la trace de ses désirs ; c'est lui montrer que son désir doit être l'infini, que son désir ne sera jamais assez grand ; c'est effacer d'un souffle léger les ombres qui pourraient ternir son âme un instant, c'est aimer.

— Tout cela vous l'avez fait, et moi ; je vous aime, je suis votre enfant."

(La fin au prochain numéro.)

JEAN LANDER.

FIRMIN H. PROULX.

Propriétaire-Gérant.